

MLB 1771

Quarantième-et-unième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1962.

Mes chers Confrères,

Malgré nos apparences matérialistes, nous sommes un peuple de poètes, ainsi que l'atteste le sagace directeur de nos destinées littéraires, M. Roger Bodart, de l'académie et du « Soir ». Mais tous les augures sont d'accord pour nous dénier toute aptitude à la littérature dramatique. Les directeurs de théâtre et surtout les maîtres de la critique s'en portent garants. En foi de quoi, les premiers se détournent d'une marchandise si peu comestible, sauf à faire exception pour les cuisiniers qui accommodent Shakespeare. Quant aux seconds, trop touchés dans leur fierté patriotique, ils n'ont plus le cœur d'assister à la présentation des ours que façonnent les auteurs belges. Des preuves ? Les fous du Théâtre d'Essai ont monté vingt pièces sans qu'ils aient réussi à intéresser ces juges désabusés. Certes, l'une de ces pièces a été reprise à Paris, puis traduite en allemand ; une autre a été représentée, en version néerlandaise, dans trois villes différentes ; d'autres encore ont été redonnées ci et là et l'une d'elles a même eu les honneurs d'un gala.

Les maîtres de la critique ont de plus nobles soucis que de s'occuper de pareilles broutilles. Il leur faut se pencher, et ils le font avec amour, sur les délectables chefs d'œuvre du théâtre anglo-saxon et français qui sont prodigués à l'admiration des foules. Le labeur fourni par d'aucuns est proprement exaltant. Prenons par exemple M. Georges Sion, de l'académie. Il nous éclaire et nous guide dans maint organe : « Les Beaux-Arts », « Pourquoi Pas ? », « L'Eventail », « Le Phare-Dimanche » et j'en oublie sans doute. Il préside, en outre, le conseil national de l'art dramatique et le Centre belge du Théâtre. C'est l'Hercule de notre critique dramatique.

Nos directeurs de théâtre sont des sages. Ils ne reconnaissent que deux souverains juges : Paris et le Temps. Malgré le puissant ennui que s'en dégage aujourd'hui, on joue du Maeterlinck parce que le grand homme est né il y a un siècle. On a joué un peu Michel de Ghelderode, après qu'il eût été lancé en France par Catherine Todt et André Reybaz. Simple politesse, car cet auteur sent le souffre. On évite de même un certain Crommelynck qui ose montrer un sein qu'on ne saurait voir sans être troublé, si l'on a le cœur sensible. Il est d'ailleurs de ceux qui ont déserté la Belgique et relève de ce fait d'autres pouvoirs.

Pour ceux qui sont restés sur place, le problème se pose d'une manière différente. On les jouerait sans doute davantage s'ils étaient mieux connus, mais pour être mieux connu il faut se faire jouer. C'est plutôt compliqué.

L'Etat a parfois des idées, j'entends ceux qui le représentent et point n'est besoin d'être un Huron pour comprendre. En manœuvrant sa pompe à phynances, l'Etat a voulu séduire un directeur parisien, à seule fin de lancer une pièce qu'un jeune espoir élu des Dieux se proposait d'écrire. Comme nous entretenons à Paris plusieurs jeunes qui ont pour seul devoir d'y conquérir des lauriers littéraires, il était logique d'étendre cette munificente sollicitude au théâtre. Hélas, ces départs pour la gloire manquent d'allant. Nous n'entendons guère parler de nos jeunes pensionnaires des lettres ;



quant au dramaturge en puissance, le directeur parisien, quoiqu'il lui en coûtât, a dû renoncer aux billets belges si généreusement offerts, tant l'ours lui semblait mal lèché.

D'aucuns ont essayé de redresser la situation en fondant des prix. Ces expériences sont si décevantes que les jurys aux abois couronnent des pièces impossibles. Et si telle pièce recalée par eux s'est trouvée miraculeusement repêchée par la Comédie française, c'est la preuve que ces jurys n'ont pas voulu distinguer ce rare bon grain, afin de mieux porter l'attention sur l'abondante ivraie soumise à leur examen. Sage leçon !

Dès lors faut-il désespérer ? Faut-il conseiller à tous ces pâles serviteurs de la culture de se vouer plutôt à la culture physique, plus saine et moins décevante ? Pas encore, car une ultime bouée nous est tendue par M. Jacques Huisman en personne. En dix-sept ans d'activité, il se vante d'avoir joué dix-sept pièces d'auteurs belges. N'est-ce pas magnifique ? Et il s'apprête à faire mieux. Pour ce faire, il en appelle aux jeunes. Il consent à s'occuper d'eux en leur ouvrant une manière d'école. Si leurs premiers devoirs sont bons, il leur sera permis d'en faire d'autres. Sous l'oeil du maître. J'espère qu'il n'oubliera pas les mauvais points. L'admirable système ! Il m'a fait penser à un homme de lettres aujourd'hui oublié, M. Antoine Albalat, auteur d'un livre sur l'art d'écrire. Car il n'est pas indispensable de savoir faire soi-même ce qu'on enseigne, comme M. Albalat l'a prouvé d'une manière décisive.

Venu à la rescousse, M. André Paris craint l'abondance et conseille à M. Jacques Huisman de limiter sa sollicitude aux premiers de la classe. Il suggère « qu'il les prenne en main et les fasse travailler, en leur demandant, par exemple, de composer des dialogues, des saynètes, ensuite un acte et enfin, si la vocation théâtrale se confirme, une vraie pièce d'une durée normale ». Comme il le remarque non sans finesse, on ne devient pas plombier « sans avoir jamais appris les rudiments » de cette utile profession. C'est pourtant vrai !



Les auteurs dramatiques iront désormais à l'école. On pourrait même y envoyer tous les gens qui se mêlent d'écrire. On ferait exception, comme il se doit, pour la critique, Qui, sinon, jugerait tous ces écoliers ? Au reste, la critique a largement mérité un traitement de faveur. Il suffirait de publier un florilège des jugements émis par les princes de la corporation sur plusieurs des œuvres marquantes du théâtre pour que la pertinence de leurs vues et la justesse de leurs prophéties nous frappent d'admiration.

Quant aux auteurs qui n'ont pas le courage de s'imposer cette salutaire discipline, ils peuvent toujours faire l'école buissonnière, comme l'ont fait, jusqu'à ce jour, les grands, les moyens et les petits qui écrivent des pièces de théâtre !

« De grands fleuves ont coulé de simples sources, et de grandes mers ont été mises à sec, après que les puissants eussent nié ces miracles », comme dit Shakespeare, notre confrère.

ROGER AVERMAETE.

P.S. — Au moment de terminer cette épître, j'apprends que l'Académie (celle qui se juge l'unique) a décerné le prix Vaxelaire, destiné à couronner « une œuvre théâtrale belge représentée sur une scène belge », au prince Alexis Guedroitz, pour son adaptation de « Boris Godounow » de Pouchkine. Grande est la joie des auteurs belges, car adaptation = création, et tels Moscovites ne le sont que de nom : ce sont des Belges authentiques quoique clandestins. Vive notre unique Académie !